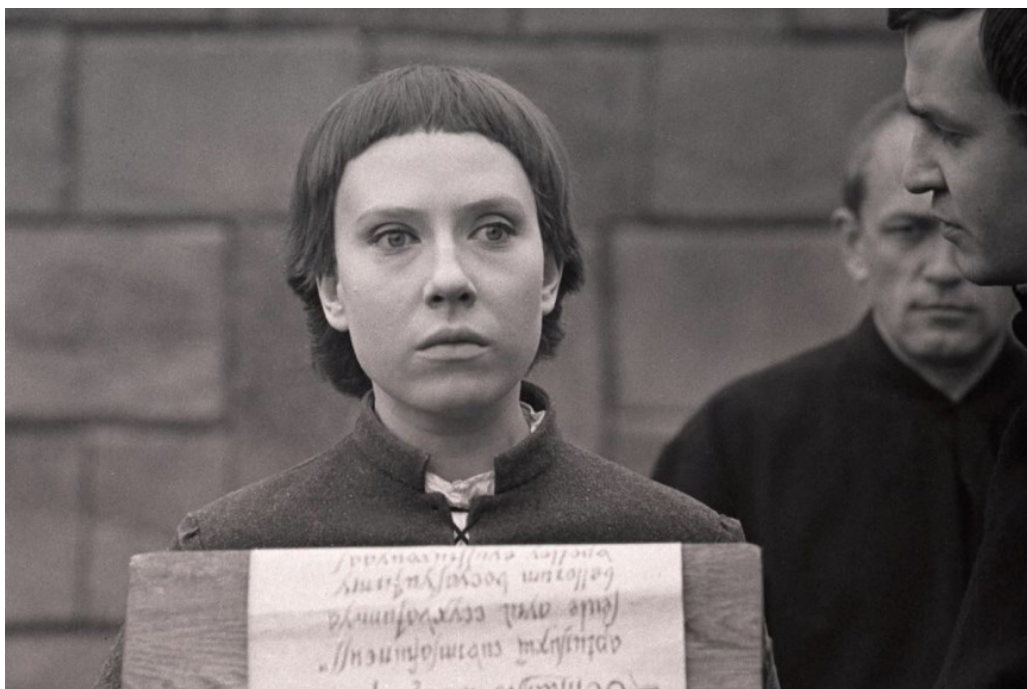




Léonide Goubanov photographié au printemps 1976  
par le photographe franco-russe Vladimir Sichov (né Сычѳв en 1945).  
Faut-il voir dans cette coupe au bol un mimétisme par rapport à Tchourikova,  
ou une identification à Jeanne d'Arc ?



Inna Mikhaïlovna Tchourikova (1943-2023) en Jeanne d'Arc  
dans le film de Gleb Panfilov (né en 1934) *Le Début*, 1970.

## 1965 à Moscou : Jeanne d’Arc *underground*

Romain Vaissermann

Et les mots réveillés  
des blanches oriflammes  
en nous aussi s’enflamment.<sup>1</sup>

### Goubanov, poète contestataire

Léonide Guéorguiévitch Goubanov est né le 20 juillet 1946 à Moscou. Il est issu d’une famille bon teint : Georges Guéorguiévitch Goubanov, son père, est ingénieur et l’auteur d’inventions brevetées ; Anastasia Andreïevna Perminova, sa mère, travaille au Service des visas et de l’enregistrement. L’ami Vladimir Dmitriévitch Aleïnikov (né en 1946) s’est souvenu du caractère de cette mère, « pas aussi sévère dans la vie privée que dans son travail, et même tout à fait agréable, accablée par les frasques de son fils et par la vie faite à la gent féminine – qui n’est certes pas aisée –, personnalité dure au demeurant »<sup>2</sup>.

Le jeune Léonide est baptisé à l’église orthodoxe de la Sainte-Trinité, sur le Mont des Moineaux – point culminant de la capitale soviétique – à l’âge de 14 ans : « J’avais quatorze ans et sur ma poitrine pesait impitoyablement et terriblement une petite croix, comme sur le blé en herbe pèse le tank adverse. »<sup>3</sup> L’expression est étonnante, mais c’est un vers et c’est ainsi que s’exprime Goubanov.

---

<sup>1</sup> «И словами мы светимся теми же, / Что на белых хоругвях разбужены.», extrait de Léonide Goubanov, « *J’étouffe sous un ciel sanglotant...* » [*Задыхаюсь рыдающим небом...*], p. 133\* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* » [*Меня ищут как редкий цветок...*], trad. fr. Christine Zeytounian-Beloüs, Moscou, Пробел-2000, 2018. – Nous modifions parfois cette traduction en l’indiquant par un astérisque. Toutes les autres traductions sont de nous.

<sup>2</sup> Vladimir Dmitriévitch Aleïnikov, *Histoires reliquaires* [*Реликтовые истории*], Saint-Pétersbourg, Алетейя, «Современная книга», 2017 : «[...] не такой уж суровой в общении, как на службе, вполне симпатичной, истомлённой безумствами сына и нелёгкою долей женской, но достаточно стойкой дамой.»

<sup>3</sup> L. Goubanov, *Envoyé aux galères pour saluer la Muse* [*Я сослан к Музе на галеры*], préface et édition d’Irina Goubanova, Moscou, Время, «Поэтическая библиотека», 2003, p. 406 : «Мне было четырнадцать лет, и мою грудь давил маленький крестик беспощадно и жутко, как поспевающую пшеницу чужой танк.»

Goubanov commence d'écrire des vers dès l'école primaire, mais il n'est pas doué pour les études. Aussi, en 1962, entre-t-il dans l'atelier littéraire du Palais des pionniers de Moscou : il entame là une pratique qu'il poursuivra à la bibliothèque « Dmitri Fourmanov » n° 33. En 1962 a aussi lieu sa première hospitalisation en service psychiatrique.

Certains de ses poèmes sont publiés dans le journal *La Pravda des Pionniers* (Пионерская правда, Moscou), organe officiel de communication du Comité central du Komsomol et du Conseil central de l'Organisation panrusse des pionniers, très lu parmi les petits Soviétiques de neuf à quatorze ans.

Passionné par le futurisme, Goubanov crée la revue néo-futuriste auto-publiée *Бом*<sup>1</sup>, et organise quelques performances poétiques avec ses amis dans les universités de Moscou, ce qui attire l'attention des poètes, dont Alexandre Pétrovitch Méjirov (1923-2009) et André Andreïévitch Voznessenski (1933-2010).

En 1964, le célèbre poète Eugène Alexandrovitch Evtouchenko (1932-2017) l'aide à publier un extrait d'un poème dans le numéro 6 de *Jeunesse* (Юность). Cette revue moscovite était réputée pour son ouverture politique, parce qu'elle laissait place à quelques critiques du régime, et Evtouchenko fut membre de son comité de rédaction. Fait notable : cette petite publication sera la dernière de Goubanov – celui que l'on a surnommé « le Rimbaud russe »<sup>2</sup> a tout juste 18 ans – dans la presse soviétique ! Et ces douze vers officiellement publiés lui valent au pays des Soviets la réplique du journal satirique *Crocodile* et des internements psychiatriques à répétition.

1964, c'est encore l'année où le poète rencontre Hélène Nikolaïevna Bassilova (1943-2018), elle-même poétesse, qu'il épouse l'année suivante.

---

<sup>1</sup> *Бом* imite l'horloge – ce qu'on peut rendre par l'onomatopée correspondante *Dong*. Notre première hypothèse était que ce *Бом* signifiait *Falaise* soit, très exactement, « passage étroit entre rivière et côte escarpée », propre au relief de l'Altai, région d'où provient un tel mot, cependant rare en russe. Notre hypothèse a été révoquée par André Alexeïévitch Jourbine (né en 1980), éminent spécialiste de Goubanov, qui a eu la patience et l'amabilité de relire et corriger tout notre article.

<sup>2</sup> VI. Aleïnikov, « Le nom de l'époque » [«Имя времени»], *Le nouveau Panorama littéraire* [Новое литературное обозрение], Moscou, n° 29, 1998, pp. 223-256 : « Goubanov a connu des débuts éclatants. Son grand talent fut une évidence pour tous. Ses poèmes passaient parfaitement bien l'épreuve de la diction. Et lui lisait volontiers, beaucoup, partout. En moins d'un an, tout ce que Moscou compte de littéraire est tombé sous son charme. On peut dire de Goubanov qu'il est la version russe de Rimbaud. »

Au début de l'année 1965, avec le poète Vladimir Dmitriévitch Aleïnikov (né en 1946), il crée un mouvement littéraire et artistique indépendant ou *underground*, le SMOG<sup>1</sup>. La première soirée poétique du SMOG a lieu le 19 février 1965 dans une bibliothèque d'arrondissement de Moscou. Mais l'appartement de Goubanov devient le quartier général du mouvement. Au printemps de cette même année, les poèmes de Goubanov sont publiés dans trois almanachs poétiques auto-édités : *L'Avant-Garde*, *Tchou !* et *Les Sphinx*<sup>2</sup>. Sur sa proposition, le SMOG organise une manifestation le 14 avril 1965 au square Maïakovski pour la défense de « l'art de gauche », puis une seconde le 16 août, et Goubanov prend part le 5 décembre 1965 au meeting dit « de la transparence »<sup>3</sup>, place Pouchkine, pour réclamer la libération de deux « smoguistes ».

1965. Dernière publication en Union soviétique, deux poèmes de Goubanov figurent dans le recueil de jeunesse *L'Heure de la poésie*<sup>4</sup>. Désormais, il ne sera plus publié que dans des *samizdats* – manuscrits ou tapuscrits clandestins – ainsi qu'à l'étranger, à partir d'un numéro de la revue russe émigrée *Facettes*<sup>5</sup> sorti en 1966. Des enregistrements de ses poèmes, lus par lui ou par d'autres, circuleront également sous le manteau.

L'année 1966 commence mal : Goubanov se voit enfermer quelque temps en hôpital psychiatrique (la sinistre clinique Pierre-Kachtchenko, par où passa Brodski), où on lui demande de témoigner contre le dissident Alexandre Ilitch Guinsbourg (1936-2002), qui avait transmis à Goubanov en juin 1966 des extraits de journaux étrangers évoquant le SMOG. Guinsbourg et lui reconnaissent conjointement les faits, qui seront évoqués dans le « Procès des quatre » («Процесс четырех»), encore appelé l'affaire Guinsbourg-Galanskov. On fait venir les parents de Goubanov au Comité de la ville, où on les avertit que leur fils, s'il n'arrête pas ses performances poétiques, va être arrêté. Et c'est ainsi que, sous la pression des autorités, le SMOG disparut en 1966.

Pendant la période de stagnation brejnévienne, Goubanov ne prend plus part à la vie littéraire officielle. Il peine affreusement à

---

<sup>1</sup> СМОГ, acronyme formé des initiales des mots russes signifiant « Courage, Pensée, Image, Profondeur » : Смелость, Мысль, Образ, Глубина.

<sup>2</sup> En russe : *Авангард*, *Чу!* et *Сфинксы*.

<sup>3</sup> En russe : «левое искусство» et «митинг гласности».

<sup>4</sup> L. Goubanov *Час поэзии*, Moscou, Молодая гвардия, 1965.

<sup>5</sup> *Грани*, revue culturelle intercontinentale publiée trimestriellement à Francfort-sur-le-Main.

gagner de l'argent, travaillant successivement dans un laboratoire de photographie, pour une expédition géophysique, comme copiste à l'usine de Kountsevo, comme pompier, comme peintre-décorateur, comme concierge – tous petits emplois prétendument vexatoires pour des intellectuels et où le pouvoir aimait à cantonner ses opposants.

Toujours est-il que le bruyant succès des années 1960 laissa place à un oubli presque total à la fin des années 1970. Pourtant, le poète continuait d'écrire, dans le secret ; il continuait de croire en Dieu et d'en témoigner par ses vers ; il continuait même de peindre.

Vers 1975, Bassilova rompit définitivement avec Goubanov, dont elle avait déjà, quoique difficilement, obtenu le divorce.

Ainsi qu'il l'avait prédit dans son poème « Pauline »<sup>1</sup>, c'est à 37 ans que Goubanov mourut, le 8 septembre 1983, le lendemain d'une visite rendue à Evtouchenko, qui l'avait fait naître à la célébrité. La boucle était donc bouclée.

Souffrant d'une cardiopathie congénitale, buvant beaucoup, harcelé par des critiques semi-officielles, le K.G.B. et la psychiatrie punitive qui le surveillèrent toute sa vie durant, Goubanov meurt dans des circonstances obscures : « insuffisance cardiaque », affirme le rapport médical. Mais sa mort précoce, même si elle est

---

<sup>1</sup> «Полина», celui-là même dont une douzaine de vers avait officiellement paru en 1964 et qui contient ces vers prémonitoires :

Вновь разминают на подрамниках  
незамалеванной судьбы.  
Холст тридцать семь на тридцать семь.  
Такого же размера рамка.  
Мы умираем не от рака  
и не от старости совсем.

*Et l'on t'enhâsse sur les civières  
d'un destin sans mélange, à nouveau.  
Toile et cadre ont tous deux même taille :  
trente-sept par trente-sept, tout juste.  
Nous ne mourons pas du cancer, non !  
ni non plus tout à fait de vieillesse.*

Jean-Jacques Marie dans *Le Monde des livres* traduisait, le 3 mai 1967 (pp. IV-V) : « Une toile de 37 sur 37 / dans un cadre de 37 sur 37. / Nous ne mourons pas du cancer / et pas tout à fait de vieillesse. » 37 ans, c'est l'âge fatidique pour les poètes russes, depuis la mort de Pouchkine, qui plus est en 1837. Goubanov vénérât Alexandre Sergueïévitch, dont il avait accroché un grand portrait, en bonne place, dans son appartement. Goubanov ne lisait que ses propres vers, et ceux de Pouchkine.

multifactorielle et même si c'est un suicide, est sans aucun doute en partie due à la cruauté du régime soviétique<sup>1</sup>.

Goubanov est enterré à Moscou dans le cimetière Khovanskoïé, de 197 hectares : carré 309, dans le plus grand cimetière d'Europe.

Il faut attendre 1994, après la péréstroïka, pour que paraisse le premier recueil des poèmes de Goubanov, *Un Ange dans la Neige*<sup>2</sup>. Le fait est inhabituel : les poètes interdits par les autorités soviétiques ont presque tous été imprimés dès le début de la péréstroïka. Pourtant, la veuve du poète, Irina Stanislavovna Goubanova (Sapo), a longtemps préservé les manuscrits du poète et veillé à la diffusion de son œuvre. Celle-ci présente un bouquet complexe d'émotions à l'état brut et n'a, semble-t-il, pas vieilli. Un féru d'histoire littéraire a trouvé un terme qui nous convient pour classer l'inclassable Goubanov, et encore a-t-il hésité sur l'adjectif : le « post-futurisme (semi-)légaliste »<sup>3</sup> !

Les vers de Goubanov sont mis en musique et interprétés avec sensibilité par de nombreux poètes-bardes : Vladimir Bérejkov, Denis Bérejnoï, Alexandre Chtcherbina, Hélène Frolova, Dmitri Kolénine, Alexandra Kostina, Émilien Markov, Victor Popov, Alexandre Sabadach, André Stoujev, Inna Toudakova, Nicolas Iakimov...

### Un poème à clefs sur Jeanne d'Arc

« *Jeanne d'Arc, qui était l'écuyère...* » est un poème édité et daté de l'année 1965, année on l'a vu riche et importante dans la vie de son auteur.

Le manuscrit en est-il conservé quelque part ? Nous l'ignorons, même si l'on peut l'imaginer, « écrit au stylo-plume, sur papier fort, d'un tracé net et appuyé »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Goubanov serait décédé assis à son bureau, comme prophétisé en une atmosphère enfumée par la cigarettes : « Et monte sans issue la fumée des volutes, / et je reste attablé souffle soudain coupé... » («И локонов дым безысходный, / и я за столом бездыханный...»), début du dernier quatrain de « *Et monte sans issue la fumée des volutes...* » [«И локонов дым безысходный...»].

<sup>2</sup> L. Goubanov, *Ангел в снегу*, Moscou, ИМА-Пресс, 1994.

<sup>3</sup> En russe : « (полу)легальный постфутуризм ». Lire Danila Mikhaïlovitch Davydov (né en 1977), c. r. de Victor Sosnora, *Poésies* [« Виктор Соснора, Стихотворения »], *Le nouveau Panorama littéraire* [Новое литературное обозрение], Moscou, n° 82, 2006 – repris dans D. M. Davydov, *Contextes et mythes* [Контексты и мифы. Сборник рецензий], Moscou, Арт Хаус Медиа, 2009, pp. 176-177.

<sup>4</sup> Termes de Vladimir Aleïnikov, dans les *Histoires reliquaires*, op. cit.

Notre poème, écrit en un bloc typographique parce qu'il obéit à la loi de l'assonance plus qu'à des rimes proprement dites, a été repris en un bloc dans *Envoyé aux galères pour saluer la Muse*<sup>1</sup>, hélas sans l'apparat scientifique même minimal requis. Le *Porche* est heureux de le faire découvrir<sup>2</sup> dans cet état à ses lecteurs, même si la traduction française ne saurait rendre l'extraordinaire richesse des harmonies sonores de l'original, tout en chuintantes. La disposition en quatrains – strophe que Goubanov chérit – est nôtre ; la fera peut-être pardonner le fait que nous l'observons aussi dans le poème « L'escalier de l'amour », jumeau à plus d'un titre avec le poignant poème johannique que voici.

### Леонид Георгиевич Губанов

#### « Жанну д'Арк – наездницу... »

Жанну д'Арк – наездницу,  
чёткую, привратницу,  
целовать на лестнице,  
о кольцо приврать ещё.

Шуберт шутит клавишей  
не про нас, нас побоку,  
ну, а в небе кающемся  
так бездарно – облако.

Вы спросили мёртвую,  
нет такой, а значит  
крестик дышит мёдом,  
а любовник плачет !

1965

---

<sup>1</sup> L. Goubanov, *Envoyé aux galères pour saluer la Muse*, op. cit., pp. 24-25 ; le dernier mot du titre, lui-même issu d'un poème de Goubanov, fait une allusion cryptée – par métathèse – à лагерь, les « camps ».

<sup>2</sup> Signalons la traduction française par Christine Zeytounian-Beloüs de six poèmes de Goubanov dans *La Revue russe* (n° 4, octobre 1988, deux poèmes ; n° 17, juillet 1995, quatre poèmes) et de vingt-huit poèmes dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit.

## Léonide Guéorguievitch Goubanov

« *Jeanne d'Arc, qui était l'écuyère...* »

Jeanne d'Arc, qui était l'écuyère,  
figure nette, la sœur portière,  
on peut l'embrasser dans l'escalier,  
en lui faisant miroiter une bague !

Schubert plaisante avec son clavier  
non de nous, là n'est pas la question,  
mais, juste, dans le ciel pénitent  
tout est médiocre – tout est nuage.

Vous avez là requis une morte :  
il n'en est point, ce qui signifie que  
la petite croix le miel respire,  
tandis que fond en pleurs son amant...

1965



Léonide Goubanov à la croix  
avec une bouteille de bière  
ca. 1965



Le barde Alexandre Vladimirovtch Déréviaguine (né en 1962) répète les vers en italiques dans l'interprétation inspirée qu'il donna, le 25 novembre 2016, lors d'une soirée artistique organisée à Saint-Petersbourg et enregistrée sur la plateforme *Youtube*<sup>1</sup>. Le slaviste allemand Wolfgang Kasack (1927-2003) porta l'appréciation suivante sur l'œuvre de Goubanov : « Ses vers sont extraordinairement riches en métaphores et parfois difficiles à analyser. Répétitions lexicales, syntaxe et sons les rendent parfois presque incantatoires. » C'est précisément comme une incantation, pour ainsi dire funèbre, que Déréviaguine dit notre poème, suivant une orchestration de son cru, remarquable de minimalisme, qui sonne le glas ; le chanteur est accompagné par Alexis Léonidovitch Zakharenkov (né en 1961), à la guitare.

Le vers 4 est alors lu-chanté «про кольцо приврать ещё» (le sens du vers n'en est pas affecté). Le quatrain formé par les vers 5-8 est répété au centre du poème, puis apparaît une troisième et une quatrième fois en guise de quatrain final. Le vers 7 est systématiquement simplifié en «а в небе кающемся» (« mais dans le ciel pénitent »).

Reste qu'en l'état ce poème bref, d'autant à n'en juger que par la traduction, serait une énigme si nous n'avions quelques éléments de compréhension à lui apporter. Songeons bien qu'il faut entrer dans la compréhension des mots russes d'un poème daté de 1965 et écrit en Union soviétique, par un des poètes au lexique le plus original de son temps.

### **Du choix des mots goubanovien**

La « sœur portière » du vers 2 est une traduction audacieuse. C'est en pensant au mot « tourière » que nous est venue l'idée d'ajouter « sœur », au terme de cette petite litanie. Ce n'est pas seulement à cause de Péguy face à la nuit : « Toi qui es la sœur tourière de l'espérance... » C'est aussi qu'une icône moscovite très populaire, celle d'Iverskaïa, est aussi dite «Портаитисса», «Вратарница» ou encore «Привратница» – c'est-à-dire « La Vierge du porche » (oui !), parce qu'elle était située à la porte de la Résurrection, au nord-ouest de la place Rouge. À l'époque soviétique, l'icône fut mise de côté dans l'église de la Résurrection à Sokolniki.

---

<sup>1</sup> Adresse : [www.youtube.com/watch?v=WYmYLiq3tNw](http://www.youtube.com/watch?v=WYmYLiq3tNw).

La porte et le verrou dans le système de l'habitat collectif où plusieurs familles se partageaient les appartements, permettaient de se cacher, de préserver le secret et d'échanger librement ses opinions. Le thème de la porte protectrice s'associe à l'éloge de l'anonymat dans « Diptyque. XX<sup>e</sup> siècle. Première face » : « et je vis derrière mon nom, dans un fortin, / un fortin de bois aux portes empoisonnées. »<sup>1</sup>. Au contraire, le guichet – séparation typiquement brocardée – représente parfois par synecdoque l'administration communiste : « Sommes enfants sans sac. / Des enfants sans espoir, / Oh Seigneur, pour l'appel... / Découpez nos guichets / et donnez un verrou. » dans « Le 4 du mois »<sup>2</sup>.

Le vers 3 pourra choquer : quelle idée pique donc le poète d'embrasser Jeanne ?! Remarquons d'abord que pour Goubanov, embrasser permet de comprendre et donc de savoir. « Je sais tout ce que j'ai / de l'avoir embrassé — bientôt j'y reviendrai. » dans « *Le carrefour d'un rêve immense...* »<sup>3</sup>. « Tu as tout su – l'as rejeté, / Tout embrassé – l'as balayé » dans « À Marina Tsvétaïéva »<sup>4</sup>. Nous n'irons pas cependant jusqu'à dire qu'aucune bouche n'embrasse ici, car « l'escalier », en un sens très concret, peut servir chez Goubanov à désigner, à la manière des Précieux, le déshabillage progressif des vêtements. « L'écorce du reniement » autorise une telle interprétation : « Je lui crie : *Pierre, Pierre ! / À quoi bon les escaliers de ton habit / dans la cave à poudre de la vanité ?* »<sup>5</sup> Mais une échelle des sentiments n'est pas à exclure, au vu du certes tardif poème « Escalier de l'amour », douze vers de même de trois strophes<sup>6</sup> :

Как воскресить угасший день?  
Как мне поднять его, прославить?  
Всхожу на красную ступень,  
чтоб целовать тебя заставить.

---

<sup>1</sup> «Двустворчатый складень. XX век. Первая сторона», p. 123\* de L. Goubanov, « *Ils te recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «и живу за именем, словно бы за крепостью, / деревянной крепостью, где врата отравлены.»

<sup>2</sup> «Четвёртого числа», poème du 3 juin 1965 : «Мы – дети без суммы. / Мы – дети без надежд, / О, Господи, за зов... / калитки нам нарежь / и подари засов.»

<sup>3</sup> «Мечты великой перекрёсток...» : «Я знаю всё, что я имею / нацеловавшись — догоню.»

<sup>4</sup> «Марине Цветаевой» : «Всё поняла – отвергнула, / Поцеловала – ахнула.»

<sup>5</sup> «Береста отречения», p. 145 de L. Goubanov, « *Ils te recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Я кричу ему: Пётр!.. Пётр! / Зачем лестницы сюртука / на пороховой погреб зазнайства?»

<sup>6</sup> «Лестница любви», octobre 1982.

Но на меня упала тень,  
пока губами ты касалась.  
Всхожу на чёрную ступень,  
чтобы в печали ты осталась.

Но вот ресниц дрожавших сень  
слезу горячую скатила.  
Всхожу на белую ступень,  
чтоб ты меня навек забыла!..

*Comment ressusciter une journée fanée ?  
Comment puis-je la relever, la glorifier ?  
Vois : je gravis la marche rouge  
pour t'obliger à m'embrasser.*

*Mais sur moi déjà tombe une ombre,  
au simple contact de tes lèvres.  
Vois : je gravis la marche noire  
pour t'obliger à compatir.*

*Mais tes cils émus – frondaison –  
versent soudain leurs chaudes larmes.  
Vois : je gravis la marche blanche,  
pour qu'à tout jamais tu m'oublies !...*

Mais si la métaphore sentimentale fonctionne, c'est qu'elle s'appuie sur un escalier très réel en pays communiste, celui des appartements partagés en communauté. L'escalier est un espace qui peut, paradoxalement, être intime, dans la mesure où le reste de la famille et où les voisins vivent dans les appartements. Embrassades et au revoir des amants ont alors lieu dans l'escalier. « Faut-il montrer son doute ? / Pécher dans l'escalier ? / Le quatre de ce mois / Il faut se pendre et vivre. », écrit Goubanov dans « Le 4 du mois »<sup>1</sup>.

Rassurons-nous, le temps des baisers furtifs échangés dans l'escalier passe très vite, dès que le lecteur passe au vers 4. On y trouve une bague, qui symbolise de manière attendue le mariage dans « L'écorce du reniement » : « J'ai jeté mon alliance / avec mon corps coincé à l'intérieur. »<sup>2</sup> Mais, à bien y regarder, il peut aussi s'agir là du mariage de l'âme et du corps... L'anneau d'alliance se

---

<sup>1</sup> Poème cité : «Затылок ли чесать? / По лестнице грешить? / Четвёртого числа / повеситься и жить.»

<sup>2</sup> «Береста отречения», poème cité : «Я выбросил обручальное кольцо, / на котором застряло тело.»

distingue en tous les cas nettement des chaînes et bracelets du poème « À la muse » : « N'est-il pas temps, Soleil, de préparer la noce / et d'échanger nos chaînes d'or pour bracelets ?! »<sup>1</sup>

Alors faisons le bilan de ce quatrain surprenant : nous sommes passés de la Jeanne officielle statuaire à une jeune fille en fleur, à une jeune Soviétique peut-être aux allures d'Amazone ou de Française, possiblement de l'entourage du jeune Goubanov, 19 ans !

Le plus étonnant est encore à venir : le roman sentimental s'arrête brusquement, à moins que le morceau joué au poème ne constitue l'une de ses péripéties ultérieures. Mais faut-il narrativiser à tout prix ce poème ?

Le vers 5 associe en lecture verticale, de manière surprenante, Jeanne d'Arc, mot initial du premier quatrain – si ces vers que nous éditons comme des quatrains en sont vraiment, puisqu'ils ne sont pas séparés dans les manuscrits (voyez p. 289) –, et Schubert. Car enfin, qu'est-ce qui peut bien rattacher le compositeur autrichien à la Pucelle ? Une idée : que le contenu du premier quatrain corresponde de quelque manière à la mise en mot des notes d'une œuvre de Schubert... De ce point de vue-là, on peut songer à l'opéra en deux actes commencé par Schubert en juin 1827, et laissé à sa mort en 1828 à l'état d'esquisses : *Der Graf von Gleichen* (D 918), sur un texte d'Édouard Bauernfeld (1802-1890), mettait en scène un cas de bigamie et encourait en conséquence les foudres de la censure. Les quatre premiers vers du poème goubanovien serait donc une plaisanterie, une fiction littéraire que n'a pas à redouter la destinataire de ces lignes, seule amante en titre du poète.

Schubert n'apparaît d'ailleurs pas ici pour la première fois sous la plume de Goubanov. Voici le début d'un poème sans titre de 1964, au style télégraphique : « Aujourd'hui et demain, les cheveux roux : / veilleuse d'icône, châte, Schubert. »<sup>2</sup> Vers la fin de sa vie, Goubanov aima aussi beaucoup Bach<sup>3</sup>. Dans le poème dédié à Evtouchenko « Mozart et Saliéri »<sup>4</sup>, il est patent que Goubanov se compare à Mozart.

---

<sup>1</sup> «Музе» : «не пора ли, солнце, готовиться к свадьбе, / золотые цепи отдать на браслеты?!»

<sup>2</sup> «Сегодня и завтра, волос рыжей — / лампада, платок, Шуберт.»

<sup>3</sup> Témoignage de son amie Nathalie Alexandrovna Chmelkova (1942-2019), *Dans les entrailles d'une marâtre ou La vie, c'est la dictature du rouge* [Во чреве мачехи, или Жизнь – диктатура красного], Saint-Pétersbourg, Лимбус Пресс, 1999.

<sup>4</sup> «Моцарт и Сальери».

Quant au piano du vers 5<sup>1</sup>, il apparaît au début d'un autre poème sans titre : « Il n'est pas bon de vivre dans le noir / ainsi que font les touches de piano. »<sup>2</sup> Pour nous, c'est le piano d'Hélène Bassilova, tel que le découvrit Aleïnikov – aux côtés de Goubanov : « piano noir, de concert, qui occupait beaucoup de place, immense »<sup>3</sup>. La description du piano suit de peu le moment où Aliona leur ouvrit la porte : « La porte s'ouvrit et se présenta à nous une jeune femme en fleur. »<sup>4</sup> On sait que la jeune femme tomba immédiatement amoureuse de Goubanov, qui bientôt répondit à son sentiment. Ce piano et cette porte permettent selon nous d'exclure que notre poème puisse renvoyer à Tatiana Dounkova, amour de jeunesse que Goubanov revit parfois, non sans émotion<sup>5</sup>.

La dénégation du vers 6 repousse certes une interprétation autobiographique trop littérale : si le premier quatrain n'est qu'imagination d'auteur (soit !), où est la question, pour Goubanov ? La vraie confession a été retardée artistiquement mais elle surgit au vers 7.

C'est donc sans doute parce qu'il se repent comme ici que le ciel pleure dans le poème « *J'étouffe sous un ciel sanglotant...* », déjà cité. Le ciel est, aussi curieux que cela puisse paraître, l'une des images qui sert à dire très exactement l'intimité du poète comme dans « *Les cils ébranlent leurs rames...* » : « Je suis Rome aux statues en ruines / et le ciel à l'étoile rose »<sup>6</sup>. Goubanov brocarde au contraire volontiers la conquête spatiale, fer de lance de la propagande soviétique et autre versant des emplois du mot « ciel » chez le poète : « Ils ne regardent plus le ciel : / ils n'ont pour leurs essais plus de place là-haut ! », écrit-il dans « *Aquarelle pour les cœurs innocents* »<sup>7</sup>. C'est donc le poète qui se repent, et qui – vers 8 – se sent médiocre et comme aveugle.

---

<sup>1</sup> D'autres mots russes sont à peu près synonymes : пианино, фортепиано...

<sup>2</sup> «Непригоже жить впотьмах, / с ловно клавиши рояля.»

<sup>3</sup> VI. Aleïnikov, *Histoires reliquaires*, op. cit. : «большой, занимающий много места, концертный чёрный рояль.»

<sup>4</sup> «Дверь открылась — и встретила нас молодая, цветущая женщина.»

<sup>5</sup> Les parents de Léonide et ceux de Tatiana étaient voisins dans leurs datchas de Tchépéliovo.

<sup>6</sup> «Ресницы взмахивают вёслами...», p. 150\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «Я – Рим с разрушенными статуями / и небо с розовой звездой».

<sup>7</sup> «Акварель сердцам невинным», p. 119\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «Они уже на небо не глядят, / для них и небо негде ставить пробу».

Les souhaits de bonheur à venir, c'est ainsi que le poète les formule dans « Carte de Nouvel An » : « Le noir nuage cessera, / le blanc nuage vieillira »<sup>1</sup>. Finalement, les promesses touffues de l'idéologie communiste – séduisante sur le papier – constituent les sombres « nuages » dénoncés dans « Le jour précédent » : « Libéré seulement dans les nuages, le genre / humain, qui s'est vendu trois fois, lors bénira / le grand ordonnateur de ce repas funèbre / et dans la coupe versera son propre sang. »<sup>2</sup> Les dirigeants soviétiques se perdent dans leurs théories fumeuses : « Mais quelle peur ainsi dirige le pays ? / Quel prince a pu discréditer dans les nuages / l'appareil de nos lois se mordant les lèvres / et même, ivre, l'orgueil délirant dans les bars ? »<sup>3</sup> Goubanov, quand il envoie à Alexandre Galitch, le « Colis pour l'ami sacralement cher », appelle son ami « hussard », en une image qui ne déplairait pas à Péguy : « Prie, hussard ! [...] / mais les nuages t'ont plaqué depuis longtemps / pendant que tu faisais tes frasques et fumais. »<sup>4</sup> Le hussard héroïque n'est certes pas blâmé pour ces actes de liberté que sont le fait de penser différemment des autres ou le choix de fumer, deux actes qui placent le héros au-dessus des nuages, c'est-à-dire de l'air ambiant soviétique.

Mais il arrive à Goubanov de vouloir dépasser cet étage stylistique ou esthétique pour parvenir par l'inspiration à l'étage du génie, ou à celui de la grâce : « Je voudrais dépasser celui qui, se moquant, dépasse le nuage. »<sup>5</sup> Aussi le troisième « quatrain » dépasse-t-il le deuxième.

De nouveau un adjectif à l'accusatif semble pouvoir s'appliquer à Jeanne d'Arc : « morte ». Mais quel est ce « vous », cette

---

<sup>1</sup> «Новогодняя открытка», р. 136\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «И туча остановится / и облако состарится.»

<sup>2</sup> «Накануне», р. 138\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «И род людской, себя продавший трижды, / освобождённый только в облаках / благословит виновника сей тризны / и собственную кровь нальёт в бокал.»

<sup>3</sup> « Aquarelle pour les cœurs innocents », poème cité, р. 118\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Какой испуг страную нынче правит? / Кто князь, кто оскандалил в облаках / закушенные губы наших правил, / и пьяную надменность в кабаках?»

<sup>4</sup> «Бандероль священо любимому», р. 115\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Молись, гусар, [...] / да облака давно на вас начхали, / пока вы там дымили и дурели.»

<sup>5</sup> «Я хотел бы быть над тем, кто над облаком смеётся.», dans *Envoyé aux galères pour saluer la Muse*, *op. cit.*, р. 467.

« demande » ? Tout se passe comme si le poète avait répondu à une requête amicale plus ou moins explicite : « Écris-moi (ou : nous) un poème sur Jeanne d'Arc ! » Plus largement, tous les johannistes peuvent se sentir concernés, qui « sollicitent » plus ou moins figurativement leur sujet, et les Romains craignaient de réveiller les mânes des morts... Plus prosaïquement, aussi, la personne demandée n'est pas ou n'est plus là : nous nous retrouvons dans l'escalier avec une fin de non-recevoir, et le *topos* du *paraklausithyron* tourne au tragique.

Mais le début du vers 10 sonne comme un credo : ce n'est pas la Pucelle qui n'existe pas, mais sa mort ! Le lecteur se met à mieux comprendre tout le fil du poème qui animait Jeanne, la rajeunissait en quelque sorte, l'actualisait même au temps de l'Union soviétique, lui redonnait vie. Nos prières à Jeanne au contraire bien souvent acceptent, sanctionnent sa mort. Tel n'est pas Goubanov, pour qui Jeanne vit. Mais conscient de sa laconicité, bien avant nous, au vers 10 Goubanov se fait le reformulateur de ses propres vers.

Notre attention a été attirée au vers 11 par la petite croix. Comme en témoignent des photographies et la confidence autobiographique déjà citée dans notre deuxième note, Goubanov portait une petite croix sur la poitrine, par-dessus ses vêtements. Cela apparaît également dans « L'écorce du reniement » : « J'ai marché telle une statue, et seule ma petite croix d'argent, / ainsi qu'une clochette au cou d'une brebis égarée, / trahissait mon évasion sonore. »<sup>1</sup> La croix est précieuse : « L'homme de ce monde – sur la banquise, / n'a que sa croix pour lui, sur sa poitrine. »<sup>2</sup> Le poète avoue même dans « Carte de Nouvel An » que porter une croix lui était « agréable », malgré le caractère confus de la vision : « Volent des boules de billard, / dansent des chevaux dans les forges, / ils portent des croix agréables... »<sup>3</sup> Il s'agit là de spectacles entr'aperçus dans des bulles de savon, et ce sont croix amies, que le poète agrée. Le poète attribue même une croix à sa propre muse : « Bagues à tous les doigts et les lèvres flatteuses, / elle répète jour et nuit mes nom-prénom / et sans cesse elle joue avec sa croix d'argent. », puis : « Et que je l'aime sa

---

<sup>1</sup> Poème cité : «Я шёл, как статуя, и лишь серебряный крестик, / как колокольчик на шее заблудшей овцы, / выдавал моё громкое бегство.»

<sup>2</sup> « Le 4 du mois », poème cité : «Кто по миру — по льду, / лишь крестик на груди.»

<sup>3</sup> Poème cité, p. 136\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Летят шары бильярдные / танцуют кони в кузницах, / несут кресты приятные».

petite croix d'argent ! » dans « À la muse »<sup>1</sup>. Au contraire, ses concitoyens soviétiques manifestaient officiellement leur athéisme : « Même si nous montrons les dents avec nos croix / criant Noël, quelle n'est pas notre douleur, / de constater qu'aucun adulte plus ne prie »<sup>2</sup>. Est-ce bien un rêve, ou le cauchemar collectiviste ? « Le carrefour d'un rêve immense où gens sans croix, / déambulant, font craquer le sol sous leurs pieds... »<sup>3</sup> Mais rêver de carrefour, n'est-ce pas avouer que l'on a une importante décision à prendre ?

Si l'on comprend mieux le sens et le courage de cette petite croix en temps communistes, reste à l'associer au miel : couleur jaune d'une croix cette fois-ci dorée (parce que poétique ?), synesthésie étrange ? Le miel appartient-il aux « sucreries du babillage féminin » évoquées dans le « Premier serment »<sup>4</sup> ? Pas forcément puisqu'aussi bien c'est apparemment en silence que commence le vrai cantique des cantiques goubanovien<sup>5</sup> : « Et monte sans issue la fumée des volutes, / Et l'air prend une odeur de miel, se refroidit. / Quant à toi, te voici devenue libre, libre / – et tu es devenue désirée, désirée. »<sup>6</sup>

Tout simplement, le miel est la boisson des dieux et un gage d'immortalité, ce qui renoue avec l'idée qu'il n'existe point de Jeanne d'Arc définitivement morte, point de Jeanne d'Arc qui ne soit pas appelée à la Résurrection. On a donc connu odeurs plus étranges chez Goubanov<sup>7</sup>. D'ailleurs, la forme verbale дышит sert à dire et l'olfaction et la respiration, deux actions conjointes de même dans le

---

<sup>1</sup> Poème cité : « «Пальцы все в перстнях, а губы в лести, / день и ночь твердит она моё имя, / тербит серебряный свой крестик», et plus loin : «и люблю серебряный её крестик».

<sup>2</sup> « Aquarelle pour les cœurs innocents », poème cité, p. 118\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «Мы кажем зубы Рождеством с крестами, / но замечаем с болью, может юношеской — / что люди и молиться перестали».

<sup>3</sup> Début d'un poème sans titre : «Мечты великой перекрёсток / где без креста гуляют с хрустом...»

<sup>4</sup> «Первая клятва», p. 121\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «сладости по-бабьи лопотать».

<sup>5</sup> Cf. *Cantique des cantiques*, IV-11, trad. Louis Segond : « Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ; il y a sous ta langue du miel et du lait. »

<sup>6</sup> « *Et monte sans issue la fumée des volutes...* », poème cité : «И локонов дым безысходный. / И воздух медовый и хладный. / Ты стала свободной, свободной. / Ты стала желанной, желанной.»

<sup>7</sup> « *Avares, salauds malfaisants...* » [«Скупцы, злоеющие подонки...»], p. 128 dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : « Je suis l'ombre des révolutions sinistres / [...] / où la chambre du tsar respire / le bonheur tiède du suicide » («Я – тень злоеющих революций, / [...] / где пахнет царская палатка / самоубийства тёплым счастьем »).



premier quatrain de « *J'étouffe sous un ciel sanglotant...* » : « Ça sent le pain noir plus une pointe d'aigreur. / Ça sent le cercueil blanc d'un linge étincelant. »<sup>1</sup>

Au lieu de finir dans l'apothéose, le poème se dénoue brutalement dans un dernier vers pathétique. La contemplation de la Croix fait ressentir au poète tout ce qui le sépare du Royaume éternel et, même, de la Pucelle. Goubanov avait le don des larmes. Pleure le poète au début et surtout à la fin de « *La nature pleure après toi...* » : « La nature pleure après toi. / Laisse moi t'oublier, sinon, / je vais, ignorant tous les rires, / pleurer avec dame nature. »<sup>2</sup> Pleure encore Goubanov à la pirouette finale de « *Que m'écrit mon cher ange gardien ?...* » : « Ah, si mes yeux pouvaient ne pas apercevoir / à quoi ressemblera la terre en ces jours sombres... / Mais soudain nous volions en compagnie d'un ange / et nous nous lamentions de concert d'être seuls ! »<sup>3</sup> Promesse facile (effet de l'alcool ?) que la fin de « *J'étouffe sous un ciel sanglotant...* » : « Voilà tout, et point d'autres secrets. / Muses, muses, partons à la campagne. / Étouffant sous un ciel sanglotant, / je ne pleurerai plus sur moi-même ! »<sup>4</sup>

Si Jeanne est une vigoureuse écuyère, alors le poète pleure sur lui-même, qui ne l'est pas.

### La vision d'une écuyère

Ainsi donc Goubanov, comme en oraison, voit-il Jeanne en écuyère, conformément à toute une veine littéraire influencée par la statuaire. Mais cette image majeure à l'échelle de notre poème a des résonnances profondes dans toute l'œuvre du poète russe.

Ce dernier associe parfois le thème du cheval au poète lui-même. « Cheval gris de mes yeux, cheval gris de mes yeux ! », s'exclame le poète pour dire le désir qui oriente son regard, pour désigner l'idéal

---

<sup>1</sup> Poème cité, vv. 3-4, p. 132\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « Пахнет чёрным с кислинкою хлебом. / Пахнет белым с искринкою гробом. »

<sup>2</sup> « *Природа плачет по тебе...* », p. 131\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « Природа плачет по тебе. / Дай мне забыть тебя, иначе – / о, сколько б смеха ни терпел, / и я с природою заплачу! »

<sup>3</sup> « *Что ангел мой родной мне пишет?...* », p. 126\* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « Глаза мои бы не глядели / на вашу землю в эти дни... / Но вот мы с ангелом летели / и плакали, что мы – одни! »

<sup>4</sup> Poème cité, p. 134\* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « Вот и всё, да и тайн больше нету. / Музы, музы, покатам на дачу. / Задыхаясь рыдающим небом, / о себе я уже не заплачу! »

qu'il poursuit, en somme, ainsi qu'il apparaît de manière encore confuse dans l'amorce, où l'on pouvait comprendre le mot « cheval » comme désignant au contraire les actualités, le mouvement incessant des activités humaines : « *Je prends l'été aux jambes torses du cheval...* »<sup>1</sup> Mais les vers 19-20 : « Les gens deviennent fous, ils perdent la raison, / mais n'emmènent pas de chevaux avec eux. »<sup>2</sup> confirment que tout homme devrait chevaucher ou (pour)suivre son cheval, c'est-à-dire en quelque sorte suivre sa voie. Le recueil tout entier porte d'ailleurs ce titre : *Серый конь*, habituellement traduit par *Cheval gris* quoiqu'il s'agisse précisément d'un coursier.

On retrouve comme de juste des yeux gris dans l'« Étude au hameau de la nostalgie », où c'est la mort qui chevauche. « Et la mort se tient là qui nous regarde tous, / circassienne juchée sur son destrier noir, / de ses yeux de cendre, de ses yeux presque blancs... »<sup>3</sup>

Les chevaux sont si associés à la foi que leur disparition sous le communisme semble non pas naturelle mais un signe des temps : « Constatons avec une douleur trop jeune / que les gens ne prient plus, / et dans la cathédrale s'installent des écuries. / Les chevaux mêmes se font rares d'ailleurs... »<sup>4</sup>

L'arme du cheval, c'est sa semelle de fer – le premier quatrain d'« Écrit à Pétersbourg » en a la vision nette : « Qui dit cheval, dit fers à cheval, / ces fers éclaboussant de mille lilas liquides, / qui coupent le silence à la racine / d'un coup irrémédiable, couleur argent. »<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> «Серый конь моих глаз, серый конь моих глаз!», v. 11 (cf. v. 24) puis citation du premier vers de «*Я беру кривоногое лето коня...*», p. 111 de L. Goubanov, «*Ils me recherchent comme une fleur rare...*», *op. cit.*

<sup>2</sup> «Люди сходят с ума, люди сходят с ума, / но коней за собой не ведут.»

<sup>3</sup> «Этюд на хуторе грусти», page 146\* de L. Goubanov, «*Ils me recherchent comme une fleur rare...*», *op. cit.* : «А на всех на нас смотрит смерть, / как та циркачка на пепельном мерине, полуслепыми, полубелыми глазами...»

<sup>4</sup> «Aquarelle pour les cœurs innocents», poème cité, p. 118\* de L. Goubanov, «*Ils me recherchent comme une fleur rare...*», *op. cit.* : «Но замечаем с болью, может юношеской, / что люди и молиться перестали, / где был собор, там новые конюшни. / Да, что там говорить, / и конь уж редок там...»

<sup>5</sup> «А если лошадь, то подковы, / что брызжут сырью и сиренью, / что рубят тишину под корень / непоправимо и серебряно.» dans «Написано в Петербурге». Cf. « ton visage / Éclaboussé de lilas » («лицо, / Забрызганное сиренью») dans « Pourboire de rose noire » [«Чайевые чёрной розы»]. Le poète n'a pourtant pas l'air d'apprécier les lilas dans « Le 4 du mois », poème cité : « Les étendues lilas, / Désolé, je ne les aime pas... / Je donnerai cent pour tous les

Quand Goubanov encourage son ami Guinzbourg à affronter le pouvoir et à encourir l'exil, la métaphore chevaline vient encore à son esprit pour célébrer le passage du Rubicon par l'opposant, et pour lui donner le courage de rompre les ponts : « Prie, hussard, car les carrosses sont avancés ! / Prie, hussard : trêve d'arrogance ! Les chevaux / caracolent tous... »<sup>1</sup> Il y aura bien affrontement, soit au combat soit à la course : peu importe que ces « carrosses » et « chevaux » soient ceux du pouvoir soviétique ou ceux des contestataires.

Dans ce grand combat qui s'annonce, la figure d'une cavalière obsède tout spécialement Goubanov ; parente des cavaliers de l'apocalypse, elle surgit dans « *Que m'écrit mon cher ange ?* » : « Et vous vénérerez la bête en son icône / partout sur terre, absolument partout sur terre. / Des cavaliers muets iront caracoler / à travers prés, à travers champs, dans la pénombre. »<sup>2</sup>

Nous écrivions que, si Jeanne est une vigoureuse écuyère, alors le poète pleure sur lui-même. Il est une autre hypothèse : que le poète ne pleure pas sur lui-même.

### **Le bûcher caché**

Et si le lien secret entre Goubanov et Jeanne, c'était le bûcher ? Car Goubanov met en vers sans cesse l'image de l'incendie. A-t-il songé un jour à un autodafé ? Nous l'ignorons, mais nous relèverons comme pièces à conviction quelques passages « brûlants », à commencer par ce poème :

#### **«В начале было Слово»**

Здравствуй, осень – нотный гроб,  
Желтый дом моей печали.  
Умер я – иди свечами.  
Здравствуй, осень – новый грот.

---

pommiers, / mais pour une robe – juste un rouble. » («Сиреневый простор, / простило, не люблю... / Всем яблоням по сто, / а платье — по рублю.»).

<sup>1</sup> « Colis pour l'ami sacralement cher », poème cité, p. 115\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Молись, гусар! Уже кареты поданы. / Молись, гусар! Уже устали чваниться. / Гарцуют кони...»

<sup>2</sup> Poème cité, p. 125\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «И зверь иконой будет вашей / по всей земле, по всей земле. / И будут гарцевать по пашням / немые всадники во мгле. »

Умер я, сентябрь мой,  
ты возьми меня в обложку,  
под восторженной землей  
пусть горит мое окошко!

« Au commencement était le Verbe »

*Bonjour, l'automne – cercueil de notes,  
jaune maison de mon chagrin !  
Je suis mort : viens avec des cierges !  
Bonjour, l'automne – nouvelle grotte !*

*Je suis mort, cher septembre,  
prends-moi donc dans ta couverture :  
sous la terre enthousiaste  
que s'enflamme ma lucarne !*

Au-delà de ce « feu » qui peut concerner les couleurs naturellement rougeoyantes d'automne, certains vers semblent plus nettement sacrificiels : « Je me retrouverai au bourg sans rien comprendre. / Je me retrouverai au four sans rien comprendre. »<sup>1</sup> font deux vers « coups d'archet » saisissants.

Le poète est par ailleurs appelé à contribuer activement au feu purificateur : « Et je vais travailler comme un bœuf de labour, / rassembler et brûler tout ce que je n'ai pas. / Comme cent mille Savonaroles, je crie : / Holà, messieurs, du feu ! du feu, messieurs, et vite ! »<sup>2</sup>

Ce sont feux d'avenir. Les feux du présent, métaphores de la répression totalitaire, n'arrêteront pas le poète rebelle : « Rien à faire des 80 torturés, / des 800 bûchers consumés, / des 8000 qui ont été tués / ni des 80 000 expédiés dans les camps. »<sup>3</sup>

Notre pauvre Goubanov ne se fait guère d'illusions et se met à nu, prêt au don de soi et à l'imitation de Jeanne :

---

<sup>1</sup> «Я в непонятном буду племени, / я в непонятном буду пламени.»

<sup>2</sup> Engagement éthique personnel inclus dans le « Premier serment », poème cité, p. 121\* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «И буду я работать словно вол, / чтоб всё сложить и сжечь, что не имею. / И, как сто тысяч всех Савонарол, / кричу: Огня! огня! сюда, немедленно!»

<sup>3</sup> « *Lorsque mon enfant aux joues rouges...* » («Когда румяный мой ребёнок...»), p. 141 dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Плевать на 80 пыток, / плевать на 800 костров, / на 8000 всех убитых / и в 80 тыщ, – острог.»

*Et fi de la pudeur ! Je rougis quelque peu...  
Mais les hémorragies n'ont rien d'une grand'fête.  
Et vous aurez de quoi payer les bons docteurs  
pour votre exécution, comme vous avez eu  
assez de bois, ma foi, pour notre exécution !<sup>1</sup>*

Les motifs individuels de condamnation ne manquent pas en URSS :  
« Et chacun de nos vers est un tract criminel / méritant le bûcher,  
méritant l'échafaud ! »<sup>2</sup> Décidément, ce poète au destin tragique et  
méconnu des Français, au lieu de désespérer, maniait une auto-  
ironie bien plus libre que l'auto-critique à laquelle le pouvoir  
soviétique voulait le contraindre.



Léonide Goubanov à la croix  
ca. 1965

---

<sup>1</sup> «Ах, что вам стыд! Немного покраснел... / Но кровоизлияние не праздник. / Да, на врачей вам хватит при казне, / как вам хватило дров при нашей казни!» dans « Premier serment », poème cité, p. 122\* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit.

<sup>2</sup> «Каждый стих наш — преступной листовкой, / За который костёр или плаха!», p. 134\* de « *J'étouffe de ciel sanglotant...* », poème déjà cité.

Стихотворение с таблицей умножения.

+++++

Сегодня облетают пресыбы  
Сегодня бьют картавых слуг  
А ты бледна как 2 x 8  
И преседь выбегает вслух  
Откуда ты о чём ты камешек  
Нелепая как Дама Пик  
Ты знаешь как пасутся клавиши  
И задыхается парик  
В кривое зеркало ныряя  
Всю ночь до первых пьяных птиц  
Я примеряю примеряю  
Полупальце самоубийц  
Как мне обидно путать карты -  
Что.. где ты .. как ты  
Если храм  
Не подражай не потакай ты  
Моим искусанным губам  
Ещё найдутся кавалеры  
Но ты умрёшь как 2 x 5  
Холёный холерою холерой  
Я буду косы расплетать  
Любимая а может нет  
Случайная она ... чужая  
Терпимая какой паркет  
Ходить по комнате мешает ?  
Наверно выше этажом  
Наверно снег не штукатурка  
Я молча к гробу подошёл -  
" Какая милая шкатулка!"  
Как - 2 x 2 крестили Русь  
Я за тебя на этой гари  
Умерьсь или помелюсь  
Голубоглазыми руками

1 9 6 5

Жанну - Дарк наездницу  
Чёткую привратницу  
Целовать на лестнице  
О кольцо приврать ещё  
Кровью ли разлукою  
Страсть не останавливать  
Мы как дым разутые  
Вобщем острова ещё  
Шуберт шутит клавишей  
Не про нас нас побегу  
Ну а в небе кающемся  
Так бездарно облаке  
Вы спросили мёртвую  
Нет такой а значит  
Крестик дышит мёдом  
А любовник плачет !

1 9 6 5

Recueil *Le Coursier gris* (*Серый конь*), Moscou, samizdat, 1972, p. 10 :  
notre poème est en bas de la page, dans une ponctuation minimaliste  
et avec quatre vers non repris depuis lors<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Voici le deuxième « quatrain » de cette version en seize vers (mais c'est la version la plus connue, celle de douze vers, que nous avons choisi de mettre à l'honneur) :

кровью ли разлукою  
страсть не останавливать  
мы как дым разутые  
вобщем острова ещё

ni le sang ni la séparation  
ne sauraient arrêter la passion :  
allons donc nus-pieds tels la fumée  
échoués sur des îles encore